

1964

Yoyo

de Pierre Etaix – France – N&B – 1 h 40

à partir de 6 ans

L'HISTOIRE

Un jeune nabab des années 20, s'ennuie dans son château, malgré les efforts d'une nuée de domestiques préposés à son divertissement. Passe un cirque ambulancier dont l'écurière fut jadis la compagne bien aimée du sombre milliardaire. Elle a un enfant, enfant du hasard : Yoyo. La dépression de 1929 guérit celle du châtelain qui, ruiné, retrouve sa femme et son fils. Tous trois entreprennent un long et heureux voyage en roulotte sur les belles routes de France. Le petit Yoyo devient grand, célèbre, riche. Il rachète et restaure le domaine de son père. Mais la réussite est décevante. Le jour de la pendaison de crémaillère, Yoyo enfourche l'éléphant, son ami d'enfance, venu le chercher, et reprend la route ...

A PROPOS DU FILM

"Yoyo n'est pas un hommage au cirque, c'est un film fait avec le cirque. La joie d'Etaix au milieu des gens du cirque, cette joie que le spectateur peut percevoir tout au long du film, est celle que lui procure son acceptation dans un milieu fermé et dont il rêve depuis toujours. Déjà les plus grands, Pipo, Dario, Mimile, Nino, l'honorent de leur amitié ; Charlie Rivel son héros lui dit : "Un jour, je te prendrai par la main et je te dirai ce qu'il faut faire si tu travailles avec moi" (anecdote rapportée par Pierre Etaix dans *"Clowns et Farceurs"*).

Yoyo est un film somptueux et d'une très grande clarté. La précision des cadrages, du noir et blanc, la beauté des décors, de la disposition des objets et des personnages à l'intérieur du cadre, l'élégante perfection du moindre détail en font d'abord un véritable ravissement pour le spectateur. L'émerveillement est là sans conteste. Du point de vue plastique, Etaix réalise là sa plus belle oeuvre.

Avec Yoyo aussi, éclate le talent de dessinateur et de plasticien de Pierre Etaix. Il connaît l'art de la composition : en composant des images, il sait faire rire, comme à l'époque lointaine de ses dessins d'humour dans *Paris-Match*, et il sait émouvoir.

Yoyo est aussi un film romanesque, au meilleur sens du terme. Le milliardaire, rongé par l'ennui, l'enfant renié et retrouvé, la difficile traversée de la guerre, les parents regardant avec condescendance un fils trop fortuné qui a oublié la vraie liberté de l'artiste, tout cela conduit à un récit d'une grande richesse.

Une belle série de gags ponctue le voyage du milliardaire, de l'écurière et du petit Yoyo, comme le paquet de cigarettes sur le chapeau du cycliste, le dos d'âne dessiné au rouge à lèvres sur la bouche de l'héroïne. Ce ne sont pas seulement ces gags qui provoquent l'admiration : Yoyo découvrant le château abandonné, Yoyo emporté par l'éléphant, l'Hispano-Suiza tirant la roulotte du cirque, Yoyo les bras en l'air, prisonnier des soldats allemands, l'annonce du passage de Zampano et Gelsomina sur la place d'un village pour huit heures et demi sont autant d'images d'une poésie supérieure.

Ce film nécessita des accessoires peu ordinaires : d'abord une Hispano-Suiza 1934. Elle marchera assez bien pour remorquer sur les routes de France la Land-Rover prévue pour la tirer en cas de panne !

Il faut ensuite un château : ce sera Rochefort-en-Yvelines, un bâtiment de 185 pièces construit vers 1900 par un milliardaire sur le modèle de la Chancellerie de la Légion d'Honneur. Il n'est pas rare qu'un des membres de l'équipe du tournage se perde dans les couloirs. On voit ainsi des têtes apparaître aux fenêtres, des techniciens perdus ou des acteurs appelant au secours : comment sortir d'un tel labyrinthe ?

Le troisième accessoire n'est pas le plus léger : un éléphant dressé. En cet été 1964, aucun de ces pachydermes n'est disponible, ni en France, ni en Espagne, ni en Angleterre, ni en Allemagne. C'est finalement au cirque Knie, en Suisse, qu'on trouve pour dix mille francs, un certain Siam, âgé de dix-huit ans, qui figurera au générique ... Mais il est impossible de dédouaner l'animal, arrivé en wagon spécial le 15 août en gare de La Chapelle. En effet, les douaniers commémorent scrupuleusement l'enlèvement au ciel de la Vierge Marie. Siam patiente quarante-huit heures dans son wagon. Pendant ce temps, Paul Claudon, le producteur, réussit à trouver cinquante kilos de carottes chez les épiciers parisiens qui ignorent l'enlèvement de la Sainte Vierge et le 17 août, à six heures du matin, Siam arrive en gare de Dourdan. Les motards qui l'escortent durant les dix kilomètres du trajet jusqu'à Rochefort gardent leurs distances pour ne pas l'importuner avec leurs machines pétaradantes. Derrière eux, Siam traverse la campagne à pied, terrifié qu'il est par les cafards et les souris, sachant, comme tous les éléphants, qu'une seule de ces bestioles remontant dans sa trompe suffirait à le tuer. Siam a droit à une dératisation minutieuse du garage qui l'abrite. Au moment de jouer la comédie, il se montre docile, intelligent et scrupuleux. Il refuse pourtant de pénétrer dans le château en



montant les marches de l'entrée. On finira par comprendre ses réticences : il a aperçu une minuscule fissure dans l'une d'elles...

Vendu par force au zoo de Vincennes à la fin du tournage, au grand dam de son dresseur, Siam est toujours là, trente ans plus tard, et certains fidèles, tel le cinéaste qui l'immortalisa, lui rendent encore visite.

Le jeune acteur retenu pour jouer Yoyo enfant étant indisponible, Etaix entend alors parler par son chef maquilleur, du petit garçon d'un épicier de la rue Francoeur à Montmartre, juste derrière les studios Pathé-cinéma. Cette "épicerie-buvette" est le domaine du petit Philippe Dionnet. Sa verve et son charme font l'admiration des voisins et des clients. Le cinéaste va prendre son petit déjeuner rue Francoeur au moment où le petit Philippe part pour l'école. Il repart convaincu, il a trouvé son acteur. Philippe passe ses jeudis au cinéma Marcadet-Palace dont les séances "Club junior" font encore dans les années 60 la joie de centaines d'enfants du 18ème arrondissement. Pendant le tournage,

quand Etaix trouve le petit garçon mal disposé, il le convainc de reprendre ses efforts avec un argument imparable : Yoyo passera au Marcadet-Palace, et Philippe sera ridicule devant ses copains !

UN HOMME, UN COMIQUE

La passion de Pierre Etaix, né en 1928 sous le signe du sagittaire, est la même depuis qu'il a cinq ans. Tout vient de l'émerveillement. émerveillement au cirque Pinder, de passage à Roanne, sa ville natale. émerveillement de voir son grand-père, qui l'accompagne, rire au même moment que lui. émerveillement de l'attente du mystérieux spectacle avant lequel on lui recommande de "se reposer". Toute sa vie d'artiste est basée sur le souci de donner au spectateur ce goût d'enfance, ce frisson du merveilleux, du nouveau enfin reconnu. Se sentir complice de quelqu'un ou de quelque chose qu'on n'a jamais vu : le plaisir vient de là, de la surprise de rencontrer ce qu'on a toujours attendu sans le savoir.

Il y a, en effet, des enfants qui savent, même tout petits, qu'être un enfant consiste à penser autrement, à sentir autrement, à comprendre autrement. Ils ont compris qu'ils détiennent une richesse propre à leur état d'enfance. Plus tard, leur adolescence sera un combat pour accéder à une nouvelle dignité, l'âge adulte, sans perdre les anciens privilèges. Ceux qui y parviennent sont les artistes. Au retour du spectacle, où il a reconnu ceux de sa "race", les clowns, il annonce à ses parents : je veux être clown. "Ils n'ont pas ricané ...". Dès le début, l'ambition du petit garçon est prise au sérieux. Les parents aimants et tolérants de Yoyo, qui le remettent sur le droit chemin de l'aventure et de la poésie, qui le feront renoncer au conformisme et à l'argent, voilà les parents idéaux selon Etaix, des parents idéaux assez semblables à ceux qu'il eut en réalité. Des parents sérieux, car rien n'est plus sérieux que le jeu et le goût de l'enfance.

Avant tout, Pierre Etaix est un clown. Le mot désigne l'homme tout entier, son désir premier, son ambition d'adolescent, la réalisation de l'âge adulte.

C'est en 1948, à Médrano, qu'il voit pour la première fois Pipo et Rhum (ce dernier fut par ailleurs un ami de Jacques Tati avec qui il tourna des courts-métrages). Cette culture lui donnera à l'Ecole Nationale du Cirque, qu'il créera avec Annie Fratellini en 1972, l'autorité de celui qui parle de ce qu'il connaît, sans être pour autant enfant de la balle. S'il va au gymnase, s'il apprend la prestidigitation, s'il étudie la musique, c'est qu'il a compris l'importance pour un clown de maîtriser toutes les techniques de la piste. Il sait que les premiers clowns étaient des clowns de reprise, qu'ils parodiaient l'écuier ou le trapéziste qui venaient d'achever leur numéro. Pour les parodier, il fallait connaître leurs secrets. Rappelons-nous Charlot dans *The circus* (film qui devait d'abord s'appeler *The clown*). Pour se moquer du danseur de cordes, Charlot doit être au moins aussi fort que lui. Les morsures cruelles que lui infligèrent les singes avec qui Chaplin jouait cette scène sont un douloureux témoignage de son perfectionnisme. Un clown ne peut pas faire du chiqué. Et d'ailleurs, comme le remarquait Jean Cocteau, un clown ne "joue" pas, il travaille.

Le clown n'a pas besoin de parler, ou ne parle que quand c'est tout à fait nécessaire, c'est-à-dire rarement. Le clown ne fait pas de psychologie : il pleure, il rit, il a mal ou il a faim. Seule compte l'émotion. Les discours interdisent la légèreté, la discrétion, la justesse. Appuyer, en effet, souligner un gag ou une image, serait inutile et scandaleux. Et pourtant, comme Gelsomina, le clown, malgré son apparence d'innocent, sait cela : "bisogna pensare : il faut penser...". Ainsi, ce supposé imbécile nous rappelle à la raison. Comme

l'enfant, comme le nourrisson, le clown comprend tout. Mais cela ne fait pas oublier l'essentiel : le clown fait rire.

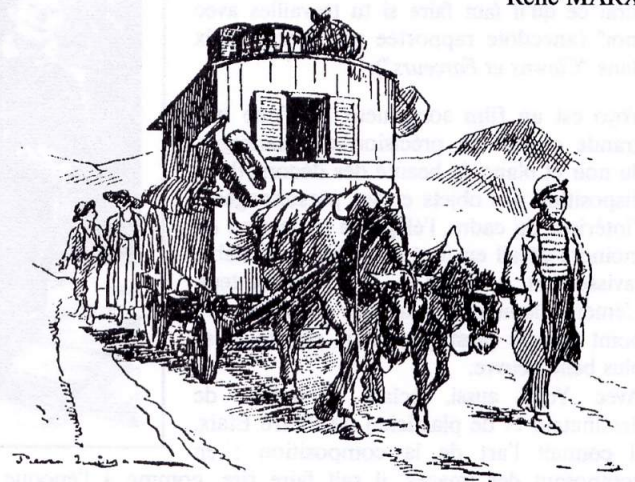
Déjà, Etaix a compris que le rire est sacré, que le plaisir donné au spectateur est l'action la plus importante qui soit. Il reconnaît la perfection du trait chez ces grands artistes. Et il comprend qu'un grand artiste est nécessairement un grand technicien.

Si le monde du burlesque est celui de la confrontation au réel, le héros burlesque fait plus que se confronter, il se cogne. C'est le cas de tous les grands qu'Etaix vénère : Keaton en premier, Laurel et Hardy, Harold Loyd, les Marx. Souvent, après s'être cognés, ils triomphent de ce réel hostile, comme l'auguste. La première surprise passée, ils comprennent, comme les enfants, les savants expérimentateurs, les artistes soucieux de leur art. C'est de la même façon que finit par triompher celui qui fabrique, le plasticien.

L'oeil d'Etaix voit tout : regarder deux barmen qui parviennent à discuter très sérieusement, tout en se croisant constamment derrière le bar, servant les clients, lavant les verres, lui fait noter qu'aucun artiste ne serait capable d'exécuter un tel duo, avec un dialogue et une gestuelle aussi complexe.

Au cirque, l'exigence de la perfection ne souffre pas d'exception. La balle du jongleur roule dans la sciure, le trapéziste se brise les reins, le clown ne fait pas rire, les tigres dévorent leur dompteur. Etaix, dans tous ces cas, n'est pas loin de penser "bien fait !" si l'absence de travail justifie l'accident. Le malheur est qu'au cinéma, au music-hall, à la télévision, l'à-peu-près ne tue pas. Le malheur est que dans le rire même, les faiseurs sont légion et tiennent une partie du public. Voilà la colère éternelle du doux Yoyo".

René MARX



Fiche réalisée d'après :

LE METIER DE PIERRE ETAIX - René Marx - Ed. Henri Berger - Paris 1994

Quelques ouvrages de Pierre Etaix

LE CARTON A CHAPEAUX - Gilbert Salachas Editeur, Paris 1981

CLOWNS ET FARCEURS, ouvrage collectif - Bordas, 1982

CROQUIS DE JERRY LEWIS, script de Jean-Claude Carrière - Gilbert Salachas Editeur, 1983

STAR SYSTEME - Gilbert Salachas Editeur, 1986

Quelques ouvrages illustrés par Pierre Etaix

LES VACANCES DE MONSIEUR HULOT - Jean-Claude Carrière - Robert Laffont, 1958

MON ONCLE - Jean-Claude Carrière - Robert Laffont, 1959